

## **A 2007 Langues**

ÉCOLE NATIONALE DES PONTS ET CHAUSSÉES,  
ÉCOLES NATIONALES SUPÉRIEURES DE L'AÉRONAUTIQUE ET DE L'ESPACE,  
DE TECHNIQUES AVANCÉES, DES TÉLÉCOMMUNICATIONS,  
DES MINES DE PARIS, DES MINES DE SAINT-ÉTIENNE, DES MINES DE NANCY,  
DES TÉLÉCOMMUNICATIONS DE BRETAGNE,  
ÉCOLE POLYTECHNIQUE (Filière TSI)

### **CONCOURS D'ADMISSION 2007**

#### **LANGUES VIVANTES**

**(Durée de l'épreuve : 1 heure et demie)**  
**L'usage d'ordinateur ou de calculette est interdit**

Sujets mis à la disposition des concours :  
ENSAE (Statistique), INT, TPE-EIVP.  
*Cette épreuve est commune aux candidats des filières MP, PC, PSI.*

*Pour faciliter la correction de l'épreuve, les candidats écriront leur texte toutes les deux lignes.*

*L'emploi de tous documents (dictionnaires, ...) et de tous appareils (traductrices ou calculatrices électroniques, ...) est interdit dans cette épreuve. L'épreuve de langue vivante est constituée, d'une part, d'un THÈME dont les candidats trouveront le texte à la page 2 pour l'allemand, à la page 3 pour l'anglais, à la page 4 pour l'arabe, à la page 5 pour l'espagnol, à la page 6 pour l'italien, à la page 7 pour le russe, d'autre part d'un TEXTE A CONTRACTER en 180 mots dans la langue choisie. Ce texte se trouve pages 8 et 9. Le candidat indiquera lui-même le nombre de mots employés dans la contraction de texte.*

*Le thème est noté sur 8 ; la contraction de texte sur 12. Les candidats sont priés de mentionner en tête de leur copie la langue dans laquelle ils ont composé. Il est rappelé que cette langue est obligatoirement celle qu'ils ont indiquée dans leur dossier d'inscription.*

**Remarque :** *Les références et les titres (lorsqu'ils existent) du thème et de la contraction ne sont ni à traduire ni à résumer.*

## ALLEMAND

Un jour, un cadeau inattendu me parvint, apparemment tombé du ciel. C'était une bicyclette-bébé, juste ce qu'il fallait pour ma taille. Le nom du mystérieux donateur ne me fut pas révélé et toutes mes questions demeurèrent sans réponse. Aniela, après avoir longuement contemplé l'objet, me dit simplement, avec animosité :

— Ça vient de loin.

Ma mère et Aniela débattirent longuement le point de savoir s'il fallait accepter le cadeau ou le renvoyer à l'expéditeur. (...)

— Nous n'avons plus besoin de lui.

C'était dit par Aniela, sévèrement. Ma mère pleurait dans un coin. Aniela surenchérit alors :

— Il se rappelle un peu tard notre existence.

Puis la voix de ma mère (...) dit, presque timidement :

— C'est tout de même gentil de sa part.

Là-dessus, Aniela conclut :

— Il aurait pu se souvenir de nous plus tôt.

(La seule chose qui m'intéressait à l'époque était de savoir si je pourrais garder ma bicyclette. Finalement, ma mère m'y autorisa).

Romain GARY, *La promesse de l'aube*,  
Éditions Gallimard, Folio. 1960/1980

## ANGLAIS

On ne peut pas dire que j'aie eu une enfance malheureuse. Je vivais chez papa, dans un grand appartement qu'il avait fini par prendre à cause de moi en face du Luxembourg, avec des belles-mères intérimaires qui n'avaient ni le temps ni l'envie de s'attacher. D'ailleurs, cela me semblait aller de soi. Pourquoi diable m'auraient-elles aimée, moi, Louise, petite créature timide et maigrichonne ? En fait, il s'agissait surtout de ne pas me faire remarquer. Papa était souvent à l'étranger. Chef d'orchestre assez connu et musicien, paraît-il, talentueux, il n'avait pas une seconde à lui mais s'occupait beaucoup - et bien - de moi, à distance.

...

Quoi qu'il en soit, quand papa n'était pas là, il convenait d'être le plus discrète possible. Ne surtout pas déranger. Glisser, chuchoter, être bien sage. Non non, je n'ai besoin de rien. Oui oui, tout va bien, je suis contente. Merci de me sourire, merci de me parler, pardon d'être enrhumée, pardon, merci ...

...

La nuit, sans bruit, je me faufilais dans son bureau, j'étais protégée du monde entre les bras de son vieux fauteuil.

...

Une nuit, alors que papa était à New York depuis deux ou trois semaines, j'avais trouvé refuge dans son fameux fauteuil. Il me manquait comme jamais, et j'avais hâte qu'il revienne.

Justine LEVY, *Le Rendez-vous*, Éd. POCKET, 2004.

## ARABE

Je le laisse parler sans l'interrompre. Je n'ose pas l'interrompre. Je comprends que cette virulence doit s'exprimer, que toute la rancune accumulée doit surgir, qu'il ne sert à rien d'endiguer le flot de son ressentiment. Je mesure mieux son aigreur, son animosité, sa vindicte. Et lorsque je me détourne pour l'observer, je ne peux pas manquer l'expression de dégoût qui tord sa face.

C'est avec appréhension que je lui tends une autre photographie. Ma main tremble un peu mais ce serait pire que tout de s'interrompre maintenant. Il faut continuer, agir comme si de rien n'était. Il ne faut pas faiblir, pas défaillir.

Il la regarde, cette photographie. Ou plutôt il la scrute. Il scrute le visage du jeune homme, dix-huit ans, la bonté extrême de l'expression, qui doit lui paraître une imposture et qui m'émerveille. Il y a la clarté du regard aussi, sa franchise, tandis qu'il n'en recherche que les ombres. Il y a l'innocence sauvage et je m'attache à l'innocence, quand il ne retient que la sauvagerie.

Philippe BESSON, *Les jours fragiles*  
Editions Julliard, 2004, POCKET 2005.

## ESPAGNOL

La Hongrie, dans cette optique, devait lui\* permettre de tester les limites de son nouvel outil. Quant à la main-d'œuvre, un changement de politique ouvrirait des perspectives considérables : les optimistes parlaient de quatre cent mille travailleurs disponibles et rapidement mobilisables, dont la meilleure partie serait des ouvriers déjà qualifiés ou des spécialistes. Vu nos besoins cela représenterait un apport considérable. Mais leur affectation, je le voyais déjà, ferait l'objet de controverses acharnées : contre Kammler et Saur, j'entendais nombre d'experts, des hommes sobres et posés, me déclarer que le concept d'usines souterraines, aussi séduisant soit-il, était illusoire, car elles ne seraient jamais prêtes assez tôt pour changer le cours des événements ; et entre-temps, cela représenterait un gaspillage inadmissible de main-d'œuvre, des travailleurs qui seraient bien plus utiles, formés en brigades, pour réparer les usines frappées, construire des logements pour nos ouvriers ou les sinistrés, ou aider à décentraliser certaines industries vitales. Speer, d'après ces hommes, était aussi de cet avis ; moi, je n'avais pour le moment plus aucun accès à Speer. Pour ma part, ces arguments me paraissaient sensés, mais à vrai dire cela ne me concernait pas.

Au fond, plus je parvenais à voir clair dans le maelström d'intrigues des hautes sphères de l'État, moins cela m'intéressait d'y participer. Avant d'arriver à ma position actuelle, j'avais, naïvement sans doute, pensé que les grandes décisions se prenaient sur la base de la justesse idéologique et de la rationalité. Je voyais maintenant que, même si cela restait partiellement vrai, beaucoup d'autres facteurs intervenaient, les conflits de préséance bureaucratique, l'ambition personnelle de certains, les intérêts particuliers.

J. LITTELL, *Les Bienveillantes*,  
Paris, Ed. Gallimard, 2006.

\* lui : renvoie à Schellenberg

## ITALIEN

Nous arrivons le soir à G., où doit se tenir demain la foire de la Saint Luc. C'est un bourg très important à flanc de montagne. La grand-route le traverse. Il y a beaucoup de trafic. Le copain et moi nous regardons le va-et-vient. Il ne s'agit pas encore de celui de la foire ; c'est celui des cars de voyageurs qui arrivent sur une place étroite et fait halte pour dix minutes avant de repartir. Les gens descendent et vont demander les waters à la petite bonne du café. Après, ils boivent un coup en jetant un regard circulaire.

Pendant le peu de temps que nous restons sur place arrivent et partent de longs courriers\*, des cars très luxueux, de toutes les couleurs dont certains vont jusqu'à Paris, ou Milan. Dans ceux-là, tout est nickel, autant matériel et chauffeurs que clients ; des lampes électriques font une grande lumière à l'intérieur et ils descendent lentement la rue étroite, sans presque faire de bruit. Ils glissent en emportant une cargaison de femmes et d'hommes tous colorés et luisants.

Extrait de Jean GIONO, *Les grands chemins*, Gallimard, 1951.

Aide à la traduction :

\*le courrier = la corriera

## RUSSE

Personne n'aurait pu dire d'où venait Mondo. Il était arrivé un jour, par hasard, ici dans notre ville, sans qu'on s'en aperçoive, et puis on s'était habitué à lui. C'était un garçon d'une dizaine d'années, avec un visage tout rond et tranquille, et de beaux yeux noirs... Mais c'était surtout ses cheveux qu'on remarquait, des cheveux qui changeaient de couleur selon la lumière...

On ne savait rien de sa famille, ni de sa maison. Peut-être qu'il n'en avait pas. Toujours, quand on ne s'y attendait pas, quand on ne pensait pas à lui, il apparaissait au coin d'une rue, près de la plage, ou sur la place du marché. Il marchait seul, l'air décidé, en regardant autour de lui. Il était habillé tous les jours de la même façon, un pantalon bleu, des chaussures de tennis, et un T-shirt vert un peu trop grand pour lui.

Quand il arrivait vers vous, il vous regardait bien en face, il souriait... Quand il y avait quelqu'un qui lui plaisait, il l'arrêtait et lui demandait tout simplement :

— Est-ce que vous voulez m'adopter\* ?

Et avant que les gens soient revenus de leur surprise, il était déjà loin.

J.-M.G. le Clezio, *Mondo et autres histoire*, Gallimard, Folio, 1978.

Aide à la traduction :

\*Adopter = УСЫНОВИТЬ

## CONTRACTION

*Le texte ci-dessous est à résumer, dans la langue choisie, en 180 mots, avec une tolérance de 10 % en plus ou en moins sur le nombre de mots. Si l'écart est supérieur à 10 % et inférieur à 20 %, la note théorique est divisée par deux ; un écart supérieur à 20 % entraîne la note 0.*

*Le candidat devra indiquer lui-même le nombre de mots employés.*

*L'épreuve est notée selon la qualité de la langue étrangère employée entre 0 et 12 ; la note ainsi obtenue est multipliée par un coefficient compris entre 0 et 1 selon la fidélité au texte de départ.*

### Faire mieux avec moins

Dans la France des « trente glorieuses », les clignotants étaient tous au vert. Chacun voyait sa situation matérielle embellie d'année en année : les ménages s'équipaient, prenaient le volant, s'asseyaient devant leur première télévision, ils accédaient par millions à un logement décent. Notre quotidien, c'était *Les Choses*, comme l'écrivait Georges Perec : nous entrons dans la consommation de masse ; Jean-Jacques Servan-Schreiber nous proposait *Le Défi américain*, c'est-à-dire un horizon aux possibilités illimitées ; la religion de l'époque, selon le slogan de François de Closets, était le « toujours plus ».

Personne ne s'interrogeait sur la croissance ; on la voyait perpétuelle ; elle rimerait bientôt, pour tous, avec abondance. On ne parlait ni de chômage, ni de rareté, ni de dégradation de l'environnement - ni tout simplement d'environnement ; le tiers-monde, après la décolonisation, n'était pas un problème.

Ces temps sont loin. Nous savons maintenant que beaucoup de ressources sont limitées, que la croissance est fragile et qu'elle déstabilise la planète. (...) L'horizon se constelle de « moins ».

Nous avons certes vécu des « moins » positifs : moins de naissances non désirées, moins de travail hebdomadaire, moins de vitesse et de morts sur les routes, moins d'alcoolisme, un peu moins de discrimination pour les femmes. Nous bénéficions de techniques qui permettent de consommer vingt fois moins d'électricité qu'en 1950 pour alimenter un même équipement, trois fois moins d'essence aux 100 kilomètres, dix fois moins de pollution industrielle, etc.

Mais « l'âge du moins », dans lequel nous entrons à peine, va être celui de restrictions sévères. La distribution mondiale des rôles dans la production industrielle et agricole nous amènera à replier, encore, des activités traditionnelles. L'offre de pétrole sera durablement insuffisante face à une demande en constante augmentation ; des chocs politiques aggraveront la pénurie ; l'Europe en souffrira ; ce sera un drame pour de nombreux pays pauvres. (...)

En France et en Europe, ces changements seront vécus de manière différente selon que nous les subirons ou les conduirons. S'ils s'imposent à nous de force, au rythme des flambées sur les prix et des coups de tabac sur les approvisionnements, ils seront ressentis comme des reculs. On les acceptera d'autant moins qu'ils frapperont d'abord les plus faibles et



provoqueront la crispation des privilégiés et de violentes turbulences sociales ; ils pourraient mettre en péril la démocratie.

Si, au contraire, nous savons, clairement, collectivement, et sans faux-fuyants, prendre la mesure des changements « en moins » qui sont devant nous, si nous savons piloter de manière responsable et démocratique les évolutions vers de nouveaux modes de vie, tout sera différent.

Pour nous, peuples privilégiés, ce siècle sera celui de la sobriété. On aurait grand tort d'y voir une catastrophe : sans rien concéder d'essentiel sur nos modes de vie, nous pouvons consommer de manière plus propre ; nous pouvons réduire notre empreinte écologique, c'est-à-dire limiter aussi bien nos prélèvements sur les ressources que nos rejets - déchets et émissions polluants - sur les écosystèmes. Certains en Europe ont anticipé sur cette voie ; leur santé, comme l'économie de leur pays s'en trouvent mieux.

Le mieux peut être l'ami du moins. Ce thème du " moins mais mieux " est un sujet politique. Il appelle des choix politiques :

Le choix de la vérité. Pour avancer dans ce siècle les yeux ouverts, et non à reculons, attendons des politiques qu'ils nous aident à prendre conscience des dérives du monde, des défis que ces dérives nous lancent et de la menace qu'elles font courir à la survie même de l'espèce humaine. Un débat public national s'impose, particulièrement dans ce pays porté au repli, voire au réflexe de l'autruche.

Le choix de la solidarité. Nous sommes tous dans le même bateau, sur la même petite planète, dans notre même petite Europe. Nous ne nous en sortirons que par la mobilisation, chez nous, de tous les acteurs et en prenant les moyens de ne laisser personne sur le bord de la route. Nous ne survivrons pas si, au-delà des mers et des sables, des milliards d'êtres humains s'abîment dans les pénuries, les disettes et la précarité.

Robert LION,  
*Président d'Agrisud International*  
Extrait de *Le Monde*,  
Vendredi 7 juillet 2006.